Eusebio Leal[1]: Le plus beau cadeau qu'on puisse offrir à Fidel est de faire chaque jour son devoir

26 Décembre 2016

Randy : Bonsoir, chers téléspectateurs et auditeurs. A propos de mon invité de ce soir, Fina García Marruz[2] a écrit dans une lettre : « C'est dans son humble sacrifice, dans le temps qu'il donne inlassablement sans compter, dans la véhémence prométhéenne avec laquelle il aime La Havane, qu'on trouve -comme dans beaucoup d'autres choses- l'empreinte d'Eusebio Leal. Quand les hommes l'auront oublié, les pierres garderont son souvenir. »

Les hommes l'aiment toujours, les pierres sont là pour raconter cette histoire, mais notre dernière Table[3] du vendredi pour 2016, vendredi que nous avons consacré à parler de valeurs, de l'histoire de nos héros et aussi des histoires vécues de ces héros quotidiens du travail qui peuplent notre pays, nous voulons la dédier à Eusebio Leal pour qu'il parle un peu de tout cela, d'histoire, d'histoires vécues, et aussi du présent et du futur, des valeurs que notre pays se doit de défendre.

Merci, Eusebio, de nous faire cet honneur et aussi de nous recevoir ici, chez vous, dans le quartier de La Vieille Havane, dans cette ancienne Bourse du Commerce qui est aujourd'hui le siège de Habana Radio et de la Direction de la Communication du Bureau de l'Historien *(Oficina del Historiador*). Je vous remercie, je vous propose de nous accompagner verbalement au cours cette émission de près d'une heure et j'invite nos téléspectateurs à venir ce soir dialoguer avec Eusebio Leal.

Eusebio Leal : Merci beaucoup.

Randy : Parler avec Eusebio Leal, c'est avant tout commencer par parler de la Vieille Havane, de vos passions, et en fait de La Havane toute entière qui fait partie de votre âme.
Vous avez dit un jour que la restauration de la Vieille Havane était un chapitre de la Révolution Cubaine. Cinquante ans ou plus de travail pour cette ville, plus de 20 depuis le décret dans lequel Fidel définissait comment il fallait entreprendre cette restauration de la Vieille Havane. Où en sommes-nous de ce chapitre de la Révolution que constitue la préservation de la Vieille Havane ? Comment a avancé en 2016 la préservation du patrimoine de Cuba représentée par ces lieux ?

Eusebio Leal : Je pense qu'elle a avancé sur le plan du visible et sur celui qu'en général nous ne prenons pas en considération parce qu'il est loin du contact

quotidien, de notre présence. On a restauré des bâtiments de grande valeur, et certains d'entre eux sont encore en cours de restauration. Je crois que l'exemple le plus parlant est celui du Capitole National, une construction très complexe dont la coupole, qui en est en quelque sorte la couronne, nous occupe actuellement. Ce qui d'en bas paraît petit est en fait placé très haut. Les risques que représente le travail et l'intrépidité des ouvriers à cette hauteur, quand il fait du vent, quand il y a du soleil sont vraiment conséquents et on commence à maîtriser ce chapitre : la lanterne, avec les lampes et la coupole.
Plus tard, une autre équipe de travail, jeune, constituée de diplômés de l'Ecole Atelier Gaspar Melchor de Jovellanos va se mesurer aux défis du plafond de la grande Salle des Pas Perdus. N'oublions pas que ce plafond est peint ou orné de feuilles d'or de 24 carats ; il faut donc nettoyer soigneusement tout ce métal et atteindre l'intérieur de la coupole à partir de la grande salle. En même temps, en bas de la salle et au pied de la grande statue de la République, il y a la crypte où sera placée la flamme du souvenir du soldat mambi[4] inconnu. En ce moment, on travaille dur pour finir le 2 décembre toute cette partie de la crypte, qui représente en quelque sorte les fondements de l'effort pour créer une nation. C'est un très bel édifice et on peut d'ores et déjà dire que l'Assemblée Nationale a pour siège institutionnel le Capitole.

Randy : Depuis bientôt un mois.

Eusebio Leal : Cette réinstallation est très importante car elle redonne son contenu au contenant. Une autre étape immédiate sera l'ouverture de la bibliothèque, des grands salons d'apparat et de séjour. D'autres travaux très importants ont aussi été entrepris plus bas, sur ce qu'on pourrait appeler la plate-forme de la vieille ville. On y travaille dans la discrétion à numériser une énorme documentation qui fait partie des archives de la Ville de La Havane, ville capitale dont les archives ne concernent pas seulement sa propre histoire mais aussi celle des étrangers qui y ont vécu. Il s'agit d'un des plus importants gisements documentaires. Et pour cela, au cours de chaque année, on effectue de précieuses acquisitions.

Des travaux très importants sont également en cours au Centre d'Interprétation des Relations Europe-Amérique, Cuba-Europe, qui fut autrefois le Palais du Segundo Cabo. C'est un très beau bâtiment qui a de superbes installations pour développer la connaissance en utilisant les technologies 3D et 4D. Il possède des bibliothèques numériques extraordinaires.

Il y a encore des travaux, presque terminés, dans l'ancien Palais du Marquis de Arcos, sur la Place de la Cathédrale, pourvu lui aussi d'une haute technologie pour le travail des jeunes poètes, artistes, créateurs ; un centre d'information d'avant-garde dont l'équipement a été donné par le gouvernement japonais et qui constitue

une grande nouveauté dans le domaine de l'enseignement culturel dans notre pays.

Et nous nous employons jour après jour à un travail invisible, celui des restaurateurs qui mettent patiemment en valeur des tableaux, des documents, des livres, des tissus... et qui constituent un gisement toujours croissant sur lequel s'élèvent les valeurs d'une nation et d'un peuple, dont ils sont en définitive les symboles.

D'autres travaux ont pris fin Avenue du Port et on continue à avancer dans cette direction.

Randy : L'Avenue du Port a complètement changé, et il me semble que celle du Prado a aussi une autre dimension.

Eusebio Leal: Depuis le Château de la Punta jusqu'à l'Embarcadère de Regla ; depuis la Punta jusqu'à la Maison aux Tuiles Vertes ; dans l'alignement du Prado, les grands hôtels qui s'élèvent sur la base des études effectuées dans le cadre du Plan Directeur, les agréments donnés par la Commission des Monuments, le respect des hauteurs des bâtiments, et même le respect de murs qui sont tout ce qu'il reste de certains édifices et dont je dirais qu'on les a conservés de façon romantique alors que certains disaient : « Pourquoi on ne démolit pas ces saletés, ça n'a plus aucune raison d'être ? ». Je crois qu'il faut toujours être précautionneux ; pour démolir et jeter bas il y a des haches et des masses, et pour construire il faut des bras. Ce qu'il faut, c'est multiplier les seconds et diminuer les premières.

Randy : Ceci m'amène à une autre question, parce que l'année qui se termine a été difficile sur le plan économique et social ; cette année a aussi été difficile pour vous sur le plan personnel[5]. Comment réaliser une œuvre aussi monumentale au milieu de tant de difficultés ? Comment aussi faire face à la perte d'identité ?

Eusebio Leal : Dans le combat féroce de Naranjo, province de Camaguey -ce sont quatre actions militaires qu'a menées Maximo Gomez[6] entre Las Tunas, un peu au-delà du Jobabo, à Palo Seco et dans la région de Camaguey-, un jeune officier cubain a été blessé d'une balle dans la jambe. Quand on l'a ramené au camp où les médecins travaillaient avec les moyens du bord dans une campagne aussi héroïque que celle-là, le médecin avait déjà ses instruments à la main et l'officier, blessé et souffrant, s'est rendu compte qu'à côté, il y avait les scies. Le médecin lui a demandé froidement : Votre jambe, vous voulez que je vous la laisse comment, courte ou longue ? Et il a répondu froidement : « De la façon qui me permette de monter à cheval ».
En ce qui concerne ce que tu m'as dit au début, la réponse est celle-ci : De la façon qui me permette de monter à cheval. Je suis parti pour monter à cheval et au cours

des premiers mois de cette année, il n'a pas été facile de monter ; mais je crois que toutes mes pensées ont été tournées vers mon œuvre, parce que cette œuvre a pris une place si importante dans ma vie que je ne sais pas si un jour je regretterai assez d'en avoir oublié d'autres parties. Mais celle-ci, qui aura été ma vocation, en a occupé le centre.

Et je suis revenu entouré, bien sûr, car personne ne fait une œuvre tout seul. J'ai été entouré car le poète a besoin d'une muse, le peintre d'une vision et ceux qui ne voient pas mais qui un jour ont vu gardent une lumière à l'intérieur. Ma source d'inspiration a entraîné d'autres camarades, d'autres collaborateurs, et je suis revenu avec eux. Nous avons recommencé ou repris le travail consistant à restaurer et à réunir, toujours avec l'idée que nous ne collectionnons pas de vieilles choses, et qu'il ne s'agit nullement d'un culte du passé pour le passé, mais que sans passé il n'y a pas de futur, que tout doit être soumis à la critique, mais aussi qu'il faut protéger et ôter, comme lorsque on ôte de la longue tige d'une fleur ses terribles épines pour éviter un accident. C'est ce qu'il faut faire avec les choses du passé : enlever les épines inutiles et qui font mal et sauver la rose, qui est ce qui compte le plus ; et la rose, c'est le patrimoine culturel, le patrimoine spirituel, le patrimoine moral d'un pays qui va de la possession par un individu d'une photo qui le relie à sa mère, à son père, à son passé, à sa famille, à ses racines, jusqu'à des choses qui sont d'essence supérieure et appartiennent au monde des souvenirs impalpables, insaisissables, de l'immatériel qui flotte sur les eaux comme un esprit.

C'est pour cela que nous travaillons. Pour cela que je me suis formé et que je travaille. Tu as fait allusion au Décret et à la loi. Le texte en est gravé dans le bronze à l'entrée du Musée de la Ville parce que j'ai réalisé qu'il s'agissait de quelque chose d'essentiel pour le patrimoine culturel au niveau mondial. J'ai assisté à de nombreux congrès et j'entretiens une correspondance avec des experts à travers le monde entier, mais personne n'a jamais disposé d'un outil à la fois aussi actuel et aussi tourné vers l'avenir que le Décret-loi 143, que j'ai défendu un soir devant le Conseil d'Etat présidé par le camarade Fidel. Lequel, en tant que juriste, l'a remanié, transformé et précisé en me consultant pendant plusieurs jours et nuits, jusqu'à ce qu'il l'estime achevé. Il a donné aux perspectives un caractère moderne et fait en sorte que l'utopie ne se transforme pas en fantasme.

Fidel a été un grand défenseur de l'utopie. Il croyait fermement à cette noble idée qu'on pouvait aspirer à l'impossible et c'est pour cela qu'il a réussi tant de choses. Défendre l'utopie a été la devise choisie. Une défense acharnée au milieu des cyclones, des pénuries économiques, des entraves, des déceptions, des incompréhensions, pour ensuite obtenir d'abord la reconnaissance des cubains,

parce que pour moi le plus important, c'est d'abord le peuple auquel j'appartiens, mes compatriotes. Deuxièmement que de Baccara à Pinar del Rio on ait vu apparaître des projets originaux comme ceux de Cienfuegos, Camagüey, Sancti Spíritus, Trinidad, Santiago… partout où c'était possible, un projet a vu le jour. A Bayamo, à Remedios... Ce sont des projets qui visent à prendre ce que nous avons de plus précieux et utile. Je viens d'en avoir la preuve à Santiago de Cuba, en voyant les fruits du travail de l'Ecole Atelier[7], l'enthousiasme des responsables du Plan Directeur. Je l'ai vu à Camaguey où le Bureau de l'Historien vient de fêter ses 20 ans. Je l'ai vu à Cienfuegos, admirablement interprété et fait à la mesure de la ville, ce qui est important.

Fidel nous a appris qu'on ne doit ni calquer ni copier, comme disait Mariategui. Tout doit être, compte tenu des circonstances qui sont les nôtres, une création héroïque. Et il en a été ainsi.

Randy : Le privilège de connaître Eusebio Leal depuis déjà pas mal d'années m'amène à penser que votre arme principale est la persévérance. Vous qui, jeune homme, n'aviez qu'un niveau d'étude élémentaire, vous êtes entré à l'Université, avez obtenu le titre de Docteur et êtes devenu l'un des intellectuels les plus reconnus de notre pays. Alors que vous n'étiez qu'un jeune assistant d'Emilio Roig[8], vous êtes devenu Historien de la Ville, en continuant sa tradition et en élargissant son œuvre. D'où vient cette persévérance chez Eusebio ?

Eusebio Leal : La grande persévérante, c'était ma mère. Elle a été la pierre angulaire, elle était en ce sens une mère romaine. Son éducation n'était pas faite de réprimandes mais de son exemple pratique, jour et nuit, qui indiquait le chemin à suivre, avec un leitmotiv qu'elle répétait sans cesse : « Je ne veux pas que tu subisses ce que j'ai subi ». Elle n'avait pas pu aller à l'école, elle avait dû travailler et elle me disait : Tu ne dois pas cesser d'étudier. Elle était honnête, vertueuse, et me disait toujours : L'honnêteté est le symbole de la véritable vertu, c'est d'elle que naissent toutes les autres valeurs.

Par la suite, j'ai eu la chance de vivre ce qui est décidément l'évènement le plus glorieux de l'histoire. Je n'ai pas vécu en 68[9] -je tremble en pensant à ce que j'aurais pu y faire-, je n'ai pas vécu en 95[10], mais j'ai vécu l'épopée de 59, et je me rappelle parfaitement -parce que je suis vieux- depuis l'attaque de la Caserne Moncada jusqu'aux évènement ultérieurs. Je me souviens de ma vie à cette époque, des camarades que j'ai perdu dans la lutte, de ceux que j'ai connus ou aperçus de loin et qui un jour, tout à coup, ont disparu dans les tourbillons de la Révolution, de la

rébellion, puis après les années de la Révolution accomplie.

Ce fut la rupture absolue, c'était comme un grand cataclysme, quelque chose qui s'écroulait de toute part et soudain autre chose apparaissait, avec une force de volcan. La terre s'est soulevée et nous avons été entraînés par cette marée de la Révolution dont Henry Reeve[12] parlait à Maximo Gomez : « Nous irons là où nous conduira la marée de la Révolution. ». A Manga Larga, province de Camagüey, pour couper la canne à sucre au milieu de l'eau et des moustiques insatiables, dans les banlieues de La Havane avec l'Alphabétisation, dans d'autres mobilisations innombrables, dans les brigades sanitaires, les milices révolutionnaires et nous avons vécu toutes les ruptures personnelles, familiales ou celles avec les amis.

On appliquait un principe : c'était oui ou non, on en était ou on n'en était pas, et tout cela avec un grand pouvoir de donner de la force, mais en même temps une grande capacité à engendrer douleurs et souffrances. Voir partir les parents, les amis, les proches et pouvoir voir ensuite la stabilisation, la victoire de la Révolution, avoir assisté au maintien en vie de la seule Révolution.

Quand je regarde en arrière, je me demande : A quel âge est mort Bolivar ? A quel âge est mort Marti ? A quel âge Gomez, García, Céspedes, Maceo ? Quoi ? Nous avons eu le privilège de pouvoir vivre et voir les hommes de la Révolution ; la vivre et lui survivre, la transformer, reprendre le chemin, analyser les égarements inévitables, corriger les erreurs, les commettre car c'est le propre des humains. Il s'agit d'une Révolution faite par des hommes et non par des archanges déguisés en êtres humains ; et au sein de ce tourbillon, vivre et brusquement, émus par le résultat de cette si longue vie, pouvoir affirmer comme le philosophe -paisibles maintenant devant ce paysage, sans qu'aient pour autant disparu les inquiétudes et les angoisses, mais plus tranquilles parce que nous avons l'expérience nécessaire : « Je pense donc je suis. » Ce qui signifie que si nous pensons, c'est parce que nous vivons.

A suivre …